

NOUVELLES LITTÉRAIRES
146, rue Montmartre - 2^e

14 DÉCEMBRE 1967

ARRABAL TRIOMPHE

Le 2 novembre, Victor Garcia, dans le cadre de la Biennale de Paris, présentait des « autosacramentales » avec la troupe du Citac (Cercle d'initiation théâtrale de l'Académie de Coïmbra). L'enthousiasme des journalistes et spectateurs privilégiés qui ont pu assister au spectacle lui a donné le courage de tenter une aventure : remonter *Le Cimetière des voitures*, d'Arrabal, qu'il avait donné à Dijon et à Liège.

A cette époque, après son échec au Concours des Jeunes Compagnies, il ne pouvait trouver de lieu capable d'accueillir « son » théâtre. C'est alors que le Citac fit appel à lui. L'Université de Coïmbra est la plus ancienne d'Europe, la plus attachée à ses traditions. Le Citac a été créé il y a douze ans pour mener le combat par le théâtre. L'élite de cette université a pris conscience de la nécessité d'une lutte qu'elle seule peut mener, car elle est socialement protégée, tandis que le peuple « doit manger chaque pain avec sa douleur ».

« Le Citac fait souvent appel à des hommes de théâtre étrangers ; la difficulté est d'en trouver qui comprennent et parlent portugais ; il se trouve que c'est mon cas. Je suis donc allé à Coïmbra. Si j'y ai passé des moments passionnants, tout n'a pas été facile ; l'inorganisation m'a souvent mis hors de moi et surtout, le problème majeur, celui de la censure : quarante pièces ont été

refusées. Finalement, nous avons pu monter les autosacramentales. Nous avons emmené le spectacle partout dans les villes et les villages.

» Sur le plan de l'équipement rien n'est moderne là-bas ; nous jouions dans des salles fermées depuis vingt ans, délabrées, envahies de poussière ; nous emmenions avec nous tout notre matériel, y compris le jeu d'orgue. Et encore, parfois, nous devons nous faire aussi léger qu'un chat pour ne pas passer au travers des planchers. J'ai vécu, au cours de ce premier séjour, la passion de Juvet lorsqu'il est venu en Amérique du Sud pendant la guerre. Une belle aventure de trois mois, mais je m'étais bien juré de ne plus jamais recommencer.

» Ensuite, je suis venu monter *Le Cimetière des voitures* à Dijon, et je suis parti pour la Grèce, l'Égypte, la Turquie. Je voulais vivre loin de Paris. Mais nulle part je n'ai pu travailler. A ce moment, les Portugais m'ont rappelé et je suis retombé dans les problèmes de police et de censure. Lorca est le seul auteur moderne qui soit autorisé. J'ai proposé une pièce surréaliste, très dure, complexe : Après que cinq années soient passées ; j'ai fait du charme, et après un mois de discussions, j'ai obtenu gain de cause. Le travail avec les comédiens a été terrible, il fallait les faire bouger, les bouleverser totalement. Et puis, sans préparation, sans publicité, nous avons présenté le spectacle dans le plus grand cinéma de Lisbonne (trois mille places),

en alternance avec les autosacramentales. Le succès a été foudroyant ; la censure n'a pas eu le temps d'intervenir, mais à présent la troupe paie sa réussite...

» Jean-Louis Barrault avait demandé le spectacle pour le Théâtre des Nations ; malheureusement, les étudiants se trouvaient en pleine période d'examen. Aussi lorsque Maurice Guillot s'y est intéressé à son tour pour la Biennale, j'étais très heureux de pouvoir leur offrir cette compensation, qui s'est révélée être un immense bonheur pour eux comme pour moi. »

Retrouvant sa confiance dans le public parisien, Victor Garcia s'est entendu avec Arrabal, et a pu transformer entièrement le Théâtre des Arts pour y monter *Le Cimetière des voitures*.

« Nous avons dû tapisser les murs avec de la tôle, couvrir les appliques, faire disparaître les velours rouges, enlever des fauteuils afin de réserver les trois quarts de la place au spectacle. Pour moi, dans le monde moderne, le grand problème est de mélanger totalement les spectateurs et le spectacle. *Le Cimetière des voitures* est une pièce qui demande plusieurs lieux scéniques tout en gardant sa continuité. Extrêmement bien conçue et construite, elle est celle qui correspond le mieux à mon tempérament.

» Comme à Dijon, j'ai imbriqué quatre pièces d'Arrabal portant sur

le même thème, témoignant des mêmes obsessions, du même climat poétique : en prologue *Oraison*, où déjà on trouve une liberté d'interprétation de la religion chrétienne dans un univers primaire. Ensuite, la première partie du *Cimetière des voitures*. Pour moi, le cimetière, c'est la vie collective du moins réussi des H.L.M. Arrive ensuite en gros plan, la vivisection d'une famille : *Les Deux Bourreaux*. Enfin, c'est la deuxième partie du *Cimetière*, qui s'achève par une cérémonie sublimée : *La Communion solennelle*...

» Des comédiens comme Maria Mériko et Jean-Claude Drouot se sont prêtés à un travail forcené auquel ils ne sont pas habitués afin d'abattre cette séparation entre le « grand » théâtre et le théâtre de recherche. Lorsqu'on travaille dans la misère, ce que l'on réalise ressemble à la misère. J'ai attendu deux ans avant de sortir du système. Aujourd'hui, je me sens assez conscient, assez fort pour affronter tous les publics. »

COLETTE GODARD